

Episode 3 : la pluralité des mondes humains

On comprend assez facilement que les animaux n'aient pas en partage le même monde, parce qu'un monde n'est pas un simple ensemble d'éléments objectifs (des étoiles, des arbres, des pierres, des fleurs, des maisons...) mais un système de réalités susceptibles d'apparaître signifiantes à un vivant, quel qu'il soit, mais selon la façon singulière dont il est organisé. C'est pour cette raison que le monde de la tique n'est ni celui des baleines, ni celui des humains.

Etonnante diversité des individus et des cultures

Ce qui est plus difficile à comprendre, en revanche, c'est que le monde des hommes soit lui-même fragmenté en monde multiples. L'idée d'un monde humain est en effet moins intelligible que l'idée du monde des incas, du monde paysan, du monde ouvrier, du monde musulman... Bien sûr, en chacun de ces cas, on peut préférer parler de civilisations, de systèmes de valeurs, de **cultures diverses** et variées. Mais il n'en reste pas moins que ce sont d'abord et avant tout des systèmes de représentations du réel qui déterminent des manières de vivre, de se comporter, de croire, de penser, d'agir... Bref, ce sont bien des mondes en lesquels les êtres humains se reconnaissent étrangement différents les uns des autres : *nous ne sommes pas du même monde !*

Cette pluralité des mondes humains est donc un fait aussi facile à observer que difficile à expliquer.

Un premier élément d'explication peut apparaître si on admet que l'homme ne vit pas simplement comme vivent la plupart des animaux. La tique, le lézard, et même le dauphin, probablement, sont adaptés à un ensemble de réalités signifiantes (pour eux) qui déterminent des comportements spécifiques, c'est-à-dire liés à leur espèce. Leur marge de manœuvre n'est sans doute pas très importante. Mais exister, pour un humain, ce n'est pas d'abord « être adapté », mais adapter, transformer, configurer les choses afin de se les approprier. Se les approprier, ce n'est pas d'abord les posséder mais, au sens littéral, les rendre propres à soi-même. S'approprier un bras de rivière pour aller y pêcher ou puiser de l'eau, ce n'est pas d'abord s'en déclarer propriétaire, mais le rendre propre aux usages que l'on veut en faire, le transformer pour y faire apparaître une berge pour puiser l'eau vive, une avancée pour pêcher, un espace pour la baignade, un secteur pour le canoé-kayak, un barrage pour la production d'électricité...

Cette configuration des choses suppose une capacité à **donner figure** par avance aux choses non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles doivent être pour satisfaire nos projets, nos désirs et nos ambitions. Cette façon de « donner figure » en ouvrant un avenir possible ne se produit jamais de façon isolée. Ce sont des hommes ensemble qui s'organisent pour configurer le réel et se l'approprier. Cette figuration est donc, au sens littéral, une **con-figuration** (du latin *cum* qui signifie « avec »).

Se définir, c'est se distinguer

Cette configuration d'un monde humain est indissociable d'une **figuration de soi**, moins comme individu que comme membre d'un collectif. En effet, pour saisir ce que je suis en tant qu'individu singulier, j'ai toujours besoin du regard et de la parole d'un autre qui libère pour moi un espace de singularité (*Ah, il n'y en a pas deux comme toi !*). J'ai besoin d'autrui pour me découvrir différent de mes semblables. Ce qui vaut au niveau individuel vaut aussi au niveau du groupe, du clan, de la classe, de la tribu, de l'ethnie, de la nation etc... L'identité d'un collectif tient moins à sa définition interne (*nous, on est comme ça !*) qu'à la possibilité qui lui est laissée de se définir en se distinguant. Ce qui fait que nous sommes « nous », c'est d'abord que nous ne sommes pas « comme eux ». *Chez nous, cela ne se fait pas !*

On comprend alors qu'un monde humain singulier (une classe de lycée, une tribu, une civilisation...) est toujours une réalité fragile et menacée. C'est qu'il ne s'agit pas, encore une fois, d'un ensemble de réalités objectives (des choses, des comportements, des valeurs, des croyances, des techniques...), mais d'un mode de configuration du réel qui exige de se distinguer des autres, de ceux qui ne sont pas comme nous. La classe de Terminale 3 doit son identité précaire à la façon dont ses membres se distinguent de la Terminale 7.

Le problème, c'est que ce jeu de distinction est aussi un jeu de hiérarchisation. Il ne se suffit pas de se savoir différent. Encore faut-il que cette différence puisse être considérée comme une supériorité. Ainsi, mon monde (ma caste, ma tribu, ma classe, ma société, mes valeurs...), c'est toujours pour moi LE monde, le vrai, celui des bonnes valeurs, des bons comportements, des bonnes mœurs et des bonnes croyances. Toute culture se croit en cela normative et valable du seul fait que son système de représentations est communément partagé par ses membres. On appelle cela « **ethnocentrisme** ». Pour le dire autrement, à la manière de Pierre Bourdieu (sociologue français), *se distinguer*, c'est toujours s'efforcer d'apparaître comme *distingué*. Et apparaître comme quelqu'un de distingué, c'est non seulement apparaître comme différent, mais comme membre d'une caste supérieure. C'est, au sens propre, être **mondain**.

Les **différences culturelles** ne sont donc pas, au contraire des différences naturelles qui distinguent les mondes animaux les uns des autres, des différences déterminées par un dispositif biologique organisé pour sélectionner au sein du réel des éléments signifiants susceptibles à leur tour de déterminer des comportements-types. Pour le dire autrement, les différences culturelles sont construites avant d'être reçues. Nous les recevons, certes, du seul fait que nous naissons inca ou chinois, dans un milieu bourgeois ou ouvrier. Mais ces différences reçues ont d'abord été produites par distinction, voire par opposition. Tout NOUS est un « pas comme eux ».

Une universelle diversité

Le paradoxe de tout cela, c'est qu'il y a autant de sens à affirmer l'essentielle différence des cultures et des civilisations qu'à poser en principe l'universalité de

comportements et de stratégies proprement humaines. Pour le dire plus simplement, *tous les hommes* se reconnaissent (mutuellement et eux-mêmes) comme membres d'un **groupe distinct** des autres groupes avec ses valeurs, ses croyances, ses rites, ses comportements caractéristiques. Mais justement, cette stratégie d'identification par différenciation est commune à *tous les hommes*, au point que l'on pourrait dire qu'il existe bien **un** monde humain constitué de champs de forces où se définissent des oppositions structurantes, toujours rejouées, toujours provisoires, toujours fabriquées, et bizarrement toujours susceptibles de passer pour naturelles tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature.

Conclusion : éloge du séjour

Terminons par un lieu commun digne des candidats aux écoles supérieures de commerce toujours prompts, lors de leurs entretiens de recrutement, à afficher leur goût des voyages « parce que ça permet de découvrir d'autres cultures ». Passons sur ce que l'on peut découvrir d'une culture exotique quand on passe quelques jours à parcourir une région en suivant les itinéraires balisés par les « tour operators ». Souvenons-nous au passage que quand les grands anthropologues voulaient découvrir un peuple et son monde singulier, ils ne partaient en voyage que pour habiter longuement parmi eux, plusieurs mois voire plusieurs années. Un monde différent du nôtre ne se constate pas par inadvertance. Il se vit. Et pour cela, il convient d'y séjourner.

Que nous ferait découvrir un tel séjour hormis d'évidentes différences culturelles souvent très rebattues ? A en croire Claude Lévi-Strauss, peut-être nous confronterait-il paradoxalement à l'idée qu'au fond, les hommes sont tous les mêmes. Cet anthropologue français déclarait à la fin de sa longue vie que s'il avait commencé sa carrière en se laissant surprendre par la foisonnante variété des cultures et des civilisations, il l'avait terminée marqué par la conviction d'un fond commun d'humanité aux stratégies universelles.

Les mondes humains pourraient bien être autant de figures du monde humain.

Et apprendre à séjourner (même en période de confinement où il nous faut redécouvrir avec Pascal que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre »), c'est apprendre à découvrir en soi la figure d'une humanité qui en chacun de ses lieux, n'est jamais « ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre »